

ANDRE WILBAUX

LE LIVRE DE JOB

ADAPTATION THEATRALE EN

PROSODIE FRANCAISE

NOTE LIMINAIRE

De l'avis des traducteurs, qui ont donné, en notre langue française moderne, une version du texte hébraïque du LIVRE DE JOB, celui-ci peut être considéré comme le chef d'œuvre des textes poétiques relatifs à l'antique recherche de la Sagesse.

La transposition hébraïque des livres sapientiaux de l'Antiquité a permis aux gens de notre temps de connaître cette Sagesse antique du Moyen-Orient, que les Israélites ont souvent transposée, en l'adaptant et en y ajoutant ce qui correspondait aux exigences de leur foi.

En l'occurrence, et comme le rapporte Annick de Souzenelle, dans sa superbe étude, qu'elle a titrée : « Job sur le chemin de la lumière », (éd. Albin Michel 1974), ce merveilleux LIVRE DE JOB a récolté et transmis « LE LIVRE DU JUSTE SOUFFRANT », écrit à Babylone, deux mille ans avant notre ère chrétienne, au lieu même où est présumée se dérouler l'action et où fut écrit, huit siècles plus tard, « LE DIALOGUE SUR LA MISERE HUMAINE ENTRE UN AFFLIGE ET SON AME. » Les Hébreux ne l'y ont-ils pas ramené, lors de leur retour d'exil ?

L'Egypte nous avait aussi laissé un « ENTRETIEN DU DESESPERE AVEC SON AME ».

Parmi nombre de transpositions en prosodie française de textes antiques, l'auteur avait, déjà en 1996, adapté le texte intégral du Livre de Job. Mais il lui semble que nombre d'idées s'y allongent ou se répètent à loisir, pour lasser finalement un auditeur, si celui-ci était récité ou chanté intégralement dans une œuvre théâtrale ou un oratorio.

Il lui semble pourtant qu'en n'y laissant que la deuxième partie de l'œuvre totale, les arguments principaux y demeurent ainsi que leur évolution vers la conclusion. Tant Job, acteur principal, que ses trois amis venus le visiter, puis le quatrième, jeune porte-parole de la pensée divine, et les parts laissées au récitant demeurent en place, pour restreindre la longueur de l'œuvre, en de plus raisonnables proportions. Un lecteur soucieux de comparer cette adaptation au texte original en prose, pourra s'y retrouver, en trouvant en marge, les numérotations des chapitres et versets, classés selon la Bible de Jérusalem.

L'auteur, voulant toujours éviter la monotonie, a pris soin, déjà dans l'adaptation de l'œuvre entière, de réserver, à chaque acteur, une rythmique qui lui soit réservée : des quatrains de 3 alexandrins précèdent un 6 pieds pour Job, (avec, pour y couper la monotonie, une séquence de 10 pieds en 5/5), une alternance d'alexandrin et de 6 pieds pour ses trois amis, alternance d'alexandrin et de 8 pieds pour le quatrième intervenant, quatrains de 10 pieds, en 4/6, pour l'« Apologie de Job ». L'intervention divine finale est, soit en 10 pieds 4/6 ou 5/5, finissant en un quatrain pareil à ceux de Job. Des tercets de 2 fois 8 pieds et un 4 pieds sont réservés à l'« Eloge de la Sagesse », dite ou chantée par le Choeur. Le récitant interviendra en prose, comme ce dut être le cas dans la poésie hébraïque initiale, lors de l'introduction, la conclusion et l'annonce d'intervention des acteurs. On pourrait imaginer qu'un compositeur joindrait des

partitions musicales adaptées et personnalisées aussi à chaque personnage... Que le lecteur, qui connaît, comme Anne De Souzenelle, la propension toute sémitique à jongler avec des numérotations symboliques, n'y trouve pas une raison cachée à rythmer de semblables vers : l'unique raison en est l'envie de briser l'ennui d'audition ajoutée au souci de rester le plus proche d'une traduction la plus proche de celle en prose généralement utilisée...

Puisse ce « LIVRE DE JOB » sortir de l'ombre des bibliothèques ! Il répond tellement au souci éternel de l'homme, doutant, face à la douleur et au mal, d'un quelconque avenir, voire de l'existence et de la réalité même d'un Dieu... La survie n'était, à l'époque de cette œuvre, même pas encore réellement imaginée, hormis un sombre et éternel Shéol...

Ainsi imaginée, l'œuvre sera-t-elle récitée, jouée ou chantée peut-être ? Qui sait ! L'avenir le dira, si elle peut inspirer un musicien ou un homme de théâtre...

DISTRIBUTION

<i>La Récitante :</i>	<i>diverses interventions en prose.</i>	
<i>JOB :</i>	<i>6 interventions. 400vers en 100 quatrains et 2 rythmes.</i>	
<i>ELEPHAS :</i>	<i>1 intervention. 20 vers en 5 quatrains. 1 rythme</i>	
<i>BUDAD :</i>	<i>1 intervention. 32 vers en 8 quatrains. Même rythme.</i>	
<i>SOPHAR :</i>	<i>1 intervention. 40 vers en 10 quatrains. Même rythme.</i>	
<i>ELIHU :</i>	<i>1 intervention. 256 vers.</i>	<i>2 rythmes.</i>
<i>DIEU :</i>	<i>2 interventions. 256 vers.</i>	<i>3 rythmes.</i>
<i>CHŒUR :</i>	<i>2 interventions. 107 vers.</i>	<i>2 rythmes.</i>
	<i>Soit au total :</i>	<i>1111vers sur 10 rythmes.</i>

PROLOGUE

LA RECITANTE :

Il y avait jadis, au pays de Uç, un homme appelé Job.

C'était un homme intègre et droit, qui craignait Dieu et se gardait du mal.

Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait aussi sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses, sans parler de très nombreux serviteurs. Cet homme était un personnage entre tous les fils de l'Orient.

Ses fils avaient coutume d'aller festoyer chez l'un d'entre eux, à tour de rôle, et d'aller quérir les trois sœurs pour manger et boire avec eux.

Or, une fois terminé le cycle de ces festins, Job les faisait venir pour les purifier.

Et, le lendemain à l'aube, il offrait un holocauste pour chacun d'eux. Car il disait :

« Peut-être mes fils ont-ils péché et maudit Dieu dans leur cœur ! »

Ainsi faisait Job, chaque fois.

Un jour, comme les Fils de Dieu venaient se présenter devant le Seigneur, Satan aussi parmi eux. Dieu dit alors à Satan : « D'où viens-tu ? »

-« De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener ».

Et Dieu reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre : un Homme intègre et droit, qui craint Dieu et se garde du mal. »

Et Satan de riposter : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? N'as-Tu pas dressé une haie Devant lui, devant sa maison et son domaine alentour ? Tu as béni toutes ses entreprises ; ses troupeaux pullulent dans le pays. Mais étend la main et touche à ses biens : je te jure qu'il te maudira en face ! »

« Soit, dit le Seigneur à Satan. Tous ses biens sont en ton pouvoir. Evite seulement de porter

la main sur lui ! »

Et Satan sortit de l'audience de Dieu.

Le jour où les fils et les filles de Job étaient en train de manger et de boire du vin chez l'aîné, un messager vint dire à Job : « Tes bœufs labouraient et les ânesses paissaient à leur côté. « Soudain les Sabéens ont fondu sur eux et les ont enlevés. Quant à tes serviteurs, ils les ont « passé au fil de l'épée. Moi seul, je me suis échappé pour te l'annoncer. »

Il parlait encore quand un autre survint et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel : il a brûlé tes brebis et tes hommes et les a dévorés. Moi seul je me suis échappé, pour te l'annoncer. »

Il parlait encore, quand un autre survint et dit : « Tes fils et tes filles étaient en train de « manger et boire dans la maison de l'aîné. Voilà qu'un vent violent a soufflé du désert. Il « s'est rué contre les quatre coins de la maison et celle-ci est tombée sur les jeunes gens, qui « ont péri. Moi seul, je me suis échappé pour te l'annoncer. »

Alors Job se leva. Il déchira ses vêtements, se rasa la tête. Puis, tombant sur le sol, il se prosterna et dit : « Nu, je suis sorti du sein maternel ; nu j'y retournerai. Le Seigneur avait donné ; le Seigneur a repris. Que le nom du Seigneur soit béni ! » En toute cette infortune, Job ne pêcha point et ne se permit aucune impertinence contre Dieu. « Peau pour peau, dit Satan à Dieu, Tout ce que l'homme possède, il l'abandonne pour sauver sa vie. Mais touche à ses os et à sa chair : je te jure qu'il te maudira en face ! ».

« Soit, dit Dieu à Satan. Dispose de lui, mais respecte pourtant sa vie ! » Et Satan sortit de l'audience de Dieu.

Il affligea Job d'un ulcère malin, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Job prit un tesson pour se gratter et il s'installa parmi les cendres. Alors sa femme lui dit : « Vas-tu encore persévérer dans ton intégrité ? Maudis donc Dieu et meurs ! »

Job lui répondit : « Tu parles comme une folle. Si nous accueillons le bonheur comme un don De Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ? » En toute cette infortune, Job ne pêcha point en paroles.

La nouvelle de tous les maux qui avaient frappés Job parvint à ses trois amis. Ils partirent, Chacun de son pays : Eliphaz de Témaân, Bilda de Shuah, Cophar de Naamat. Ensemble, ils décidèrent d'aller le plaindre et le consoler.

De loin, fixant les yeux sur lui, ils ne le reconnurent pas. Alors, ils éclatèrent en sanglots. Chacun déchira son vêtement et jeta de la poussière sur sa tête. Puis, s'asseyant à terre près de Lui, ils restèrent ainsi durant sept jours et sept nuits.

Premier raccourci de l'œuvre : Le reste des 5 premiers chapitres est passé sous silence. Le rideau s'ouvre : Job, couché sur son lit de cendres, est en scène, avec ses trois amis qui l'entourent. Le scène reprend le texte

original au chapitre 6.

LE RECITANT :

Job prit la parole et dit :

JOB : (VI : 2 à 21)

I

Hélas ! Si l'on pouvait mettre sur la balance,
Mettre mon affliction ensemble avec mes maux !
Devant ce poids, plus lourd que sable le plus dense,
S'égarent mes propos !

Les flèches de Shaddaï en moi se sont plantées ;
En ligne contre moi, vois la terreur de Dieu !
Voit-on braire un onagre auprès d'herbe coupée
Ou y mugir les bœufs ?

Sans sel, mangerait-on un aliment trop fade ?
Le blanc de l'œuf tout seul a-t-il quelque saveur ?
C'est aujourd'hui pourtant mon repas de malade :
Mon appétit en meurt.

II

Puisse Dieu écouter cette prière ultime,
Répondre à mon attente et m'écraser enfin !
Qu'Il y consente donc et, pour qu'Il me supprime,
Qu'il dégage Sa main !

Je serais consolé de ma désespérance.
En un sursaut de joie, je serais rassuré
De n'avoir renié, en mes lourdes souffrances,
Du Seigneur les décrets.

Pour atteindre ce jour, aurai-je assez de force ?
A quoi bon vivre encor, puis que sûr est ma fin !
Ma force est-elle un roc ? Ma peau n'est point d'écorce,
Ma chair n'est pas d'airain.

Puis-je trouver en moi quelque appui ou quelque aide ?
Devrai-je attendre en vain un secours extérieur ?
Oubliant la pitié, refusant tout remède,
On oublie le Seigneur.

III

Frères, vous ressemblez au torrent éphémère,
Tout semblable à ces lis de ruisseaux passagers :

Neige ou glace, en fondant, grossissent ces rivières ;
Leur flot en est gonflé.

Mais lorsque l'été vient, les voilà qui tarissent
Et, dès la saison sèche, ils tombent en sommeil.
On cherche en vain leurs eaux : elles s'évanouissent
Sous l'ardeur du soleil.

Pour eux, quittant la piste, on voit les caravanes
S'enfoncer au désert, tel celle de Téma,
Gardant les yeux fixés vers l'eau de la savane,
En menant les convois.

Mais leur confiance alors se trouve bien déçue
Et reste confondue, arrivée auprès d'eux .
Tels vous êtes pour mi, à cette heure, à ma vue :
Vous fuyez tous, honteux !

LE RECITANT :

Elephaz de Témân prit la parole et dit :

ELEPHAZ : *(XXII : 21 à 30)*

Il faut, Job, qu'avec Dieu, tu te réconcilies :
C'es la clé du bonheur !
Recueille sa doctrine en sa bouche bénie,
Sa parole en ton cœur !

Si tu reviens, chassant l'injuste de tes terres,
Vers Dieu, en t'abaissant,
Si tu tiens l'or d'Ophir pour plus vil que poussière
Ou cailloux du torrent,

Pour toi, Shaddaï sera plus que l'or des pépites,
Que l'argent par monceaux.
Ton front retrouvera devant Dieu les mérites :
C'est bien mieux que lingots !

Tu n'auras que merci en voyant tes prières
Et tes vœux exaucés.
Tout te réussira. Tu verras la lumière
Sur ta route briller.

Shaddaï abat l'orgueil qui gonfle les superbes,
Il secourt l'humilié.
Que pures soient tes mains, face à Dieu, face au Verbe,
Et tu seras sauvé !

LE RECITANT :

JOB prit la parole et dit :

JOB : (*XXIII : 2 à 17*)

Demeurant révolté, je ne puis que me plaindre ;
Sa main pesant sur moi, devant Dieu, je gémis.
Si je pouvais au moins en son palais l'atteindre,
Rejoindre Son logis !

De nouveaux arguments ma bouche serait pleine :
Aussitôt devant Lui, j'ouvrirais mon procès.
Je serais attentif à Ses répliques mêmes,
A tout ce qu'Il dirait...

Il n'aurait pas à faire étalage de force.
Non, Il m'écouterait, croirait ma bonne foi
Et, ma cause gagnée, Il verrait sous l'écorce
Que je suis homme droit.

Mais si je vais à l'Est, Il n'est jamais visible ;
Vers l'Occident non plus, jamais nul ne le vit.
Quand je Le cherche au Nord, Il n'est pas perceptible,
Ni encore au midi.

Il n'ignore pourtant nulle de mes avances :
Mon pied suivit ses pas sans jamais dévier.
Qu'Il me passe au creuset ! Je suis gagnant d'avance :
Or pur j'en sortirais !

Qui Le ferait changer ? Il fait tout ce qu'Il pense ;
Il accomplit toujours ce qu'Il a projeté.

Il exécutera donc ainsi ma sentence
Comme tant de décrets.

Mon courage se brise et Shaddaï, plus j'y songe,
Plus Il me fait de peur, plus je suis effrayé.
Sa présence cachée en ténèbres me ronge
En Son obscurité !

LE RECITANT :

Bildad de Shah prit la parole et dit :

BILDAD : (*XXV : 2 à 14*)

Celui qui fait régner la paix aux altitudes
Est puissant souverain.
De Ses troupes, peut-on compter la multitude
Et tromper Ses desseins ?

Et l'homme, né de femme, irait se croire intègre
Et pur devant son Dieu ,
Quand les astres et la lune ont un éclat bien maigre
Et impur à Ses yeux ?

Que peut dire un humain, misérable vermine,
Minable vermisseau,
Quand l'effroi vient aux morts face aux grandeurs divines,
Sous la terre et les eaux ?

Le Shéol est à nu. Devant Dieu, se découvre
L'antique Perdition,
Lui qui suspend la terre et, dans le vide l'ouvre
Sur le Septentrion.

Il enferme les pluies en de sombres nuages
Qui retiennent leurs eaux.
De la lune, à nos yeux, Il recouvre l'image,
La drapant d'un halo.

Il sépare parfois la nuit de la lumière
En un arc irisé ;
Les cieux sont en émoi sous sa voix de tonnerre,
Vibrant en leurs piliers.

Rahab est écrasé par Son intelligence ;
Il calme l'Océan.
Le ciel s'est éclairci ; Il perce de Sa lance
L'immonde Grand Serpent.

De Son œuvre, ce n'est qu'extérieure apparence,
Ce n'en est que l'écho.
Comprendra-t-on jamais l'éclat de Sa puissance,
La force du Très-Haut ?

LE RECITANT :

JOB prit la parole et dit :

JOB : *(XXVI : 1 à 4 et XXVII : 1 à 12)*

Ah ! Pour un ignorant, ces conseils sont utiles !
Mais pour qui ton discours aura-t-il quelque appât ?
Comment peux-tu ainsi rendre force au débile
Et secourir son bras ?

Par le Seigneur vivant refusant de paraître,
Par Shaddaï qui détruit ma vie, pas à pas,
Tant que souffle divin conservera mon être,
Tant qu'il m'anamera,

De ma langue, jamais mensonge ne s'élance
Et mes lèvres jamais ne diront rien de faux.
Jusqu'à mon dernier jour, clamant on innocence,
Je nierai vos propos.

Je tiens pour assuré que j'ai droit à justice ;
En conscience, je n'ai à rougir de mes jours.
Puissent mes ennemis recevoir les sévices
Que le méchant encourt !

Quel espoir, en effet, reste-t-il à l'impie,
Quand malheur et détresse ont dévalé sur lui ?
S'il élève vers Dieu son âme et qu'il supplie,
Dieu entend-t-Il ses cris ?

Faisait-il autrefois du Seigneur ses délices ?
L'a-t-il prié souvent, l'appelant au secours ?
Si je savais de Dieu pensées comme caprices,
A quoi bon vos discours ?

LE RECITANT :

SOPHAR de Naamat prit la parole et dit :

SOPHAR : (*XXVII : 13 à 24*)

Voici ce que de Dieu peut être l'héritage,
Le lot du violent :
Ses nombreux fils n'auront que la faim en partage
Et l'épée les attend.

Les survivants seront écrasés par la peste.
Leurs veuves, par après,
Au spectacle hideux de leurs minables restes
N'en pleureront jamais.

Qu'ils accumulent donc trésors comme poussière,
Piles de vêtements :
Un juste, après qu'ils ont disparu de la terre,
Recevra leur argent.

Leur maison n'est pas plus que toile d'araignée
Ou hutte de gardien ;
Ils s'étaient couchés riches, au matin, leur journée
S'éveillera sur rien.

Les terreurs de la nuit, tourbillons les enlèvent,
Les assaille le jour.
Les prenant, un vent d'Est les entraîne et soulève
De leur lieu de séjour.

Sans pitié, on les prend pour cible ou on les gifle
Et les mains, les regards
Applaudissent leur ruine ; ils s'enfuient et l'on siffle
Sur eux, de toutes parts.

L'impie fuit à l'aube, en évitant les routes
Qui crêtent les hauteurs.
Son domaine est maudit. Les mares sèchent toutes
Taries par la chaleur.

Par sa mère et les siens, sa vie est oubliée,
Tel l'arbre foudroyé.
Car maltraiter la veuve ou la femme éplorée

Se peut-il pardonner ?

Des tyrans, Dieu voyait la trompeuse assurance
Où leur vie s'appuyait.
Illes laissait agir. Pourtant Sa surveillance
Ne relâchait jamais.

Ephémère, leur gloire enfin meurt et s'effeuille
En tombant dans l'oubli,
Comme s'affaisse et fane une arroche qu'on cueille
Ou tête d'un épi.

Le chœur entre alors en scène ou en proscénium ; il pourrait, comme dans les spectacles antiques, tourner dans un sens pour les strophes impaires, et au rebours pour les strophes paires, en ressortant lors de la dernière.

L' ELOGE DE LA SAGESSE

LE CHŒUR : (XXVIII : 1 à 28)

1

Pour l'or, le fer ou pour l'argent
Sont dans le sol des gisements :
On les épure.
On extrait de ces sombres puits
Le cuivre rouge ressorti
Des pierres obscures.

Perdus au fond, loin des humains,
Les fouilleurs, la lampe à la main,
Creusent des mines.
Le sol, dont sortira leur pain,
Garde saphir bleu dans son sein
Et pierres fines.

2

L'aigle en ignore les parois
Et l'œil du vautour ne les voit,
Ces trous en terre.
Le lion ne les a frayés,
Non plus que les fauves terrés
En leurs tanières.

Mais l'homme s'attaque au rocher,
Creusant sous tous les monts altiers
Des galeries ;
Il avance en ouvrant les yeux
Sur tous les minéraux précieux,
Tout ce qui brille.

3

Il inspecte l'eau des torrents
Qui sourdent de terre, emportant
Hors de leur site
Et amènent ainsi au jour
L'or qui dormait depuis toujours
En ses pépites.

Mais si l'homme, dans son labeur,
Peut trouver dans les profondeurs
Quelques richesses,
Où son esprit peut-il trouver
L'âme qui saura le mener
A la Sagesse ?

4

Car, sur la terre des humains,
L'homme en ignore le chemin,
Ne la découvre !
L'Abîme dit : « Je ne l'ai pas ! »
La Mer : « Je ne la contiens pas ,
« Si on m'entrouvre ! »

Avec l'argent ou l'or d'Orphir,
L'agate rare ou le saphir,
On ne l'achète !
Croit-on que, contre l'or précieux,
Décors de table merveilleux,
Elle se prête ?

5

Pourrait-on la pêcher des eaux,
Comme les perles, les coraux,

Cet être étrange ?
La topaze de Kush y perd,
Comme le métal le plus cher,
Son prix d'échange.

Oui, si l'homme, dans son labeur,
Peut trouver dans les profondeurs
Quelques richesses,
Où son esprit peut-il trouver
L'âme qui saura le mener
A la Sagesse ?

6

Au regard de tous les vivants,
Oiseaux du ciel, êtres rampants,
Elle est cachée ;
Même la Mort, la Perdition
Ont entendu chanter son nom,
Sa renommée.

Dieu seul en connaît le chemin :
Il sait où Sagesse se tient
Et se resserre.
Car rien ne se cache à ses yeux
De ce qui est dessous les cieux
Sur terre entière.

*(le chœur ressort de la scène, en achevant son éloge, peut-être en montant son chant d'un ou demi-ton)
(dans le même temps, Elihu entre en scène et se joint aux trois visiteurs muets)*

7

Lorsque Il donne du poids au vent,
Il jauge les eaux des courants
Et les ménage ;
A la pluie, Il impose loi,
De tonnerre, Il permet l'éclat
En ses orages.

C'est ainsi qu'Il l'évalua
Et jusqu'aux tréfonds la scruta
En sa noblesse.
Puis dit à l'homme : « Fuis le mal ! »
« Crains ton Dieu ! C'est le lot normal
« De ta sagesse ! ».

LE RECITANT :

JOB continua de s'exprimer et dit :

JOB : (*XXIX et XXX*)

Ah ! Si quelqu'un faisait que mon passé revive,
Ces jours heureux d'antan où, sur moi, Dieu veillait,
Où ma tête brillait dans la lumière vive
Que Sa lampe donnait !

Ah ! puissé-je revoir les jours de mon automne,
Dans ma tente que Dieu d'une haie protégeait,
Qu'Il demeurait chez moi, y disposant son trône,
Que mes fils m'entouraient !

Mes pieds baignaient alors en des flots de laitage
Et l'huile s'écoulait en ruisseaux du rocher.
En ville, près des portes, assis à leur ombrage,
Parfois je me tenais.

Les jeunes s'en allaient, car ma vue ne les touche,
Mais notables ou vieillards demeuraient à l'entour ;
Je les voyais alors placer main à leur bouche,
Arrêtant leurs discours.

Les chefs baissaient le ton ; puis leur langue muette
Demeurait attachée au dôme du palais.
De l'estime de ceux qui m'entendent ou me guettent,
Chacun s'en assurait.

Car je rendais la joie à la veuve en détresse
Et par le moribond j'étais encor béni.
J'aidais et secourais le pauvre ou la pauvre,
L'orphelin sans appui.

Comme d'un vêtement me couvrait la justice ;
Pour l'aveugle j'étais remplaçant de ses yeux.
Mon amour pour le droit m'était turban, pelisse ;
J'étais pied du boiteux.

Des malheureux, j'étais adopté comme un père ;
Je prêtais attention au cas d'un étrange.
Du méchant, je brisais canines et molaires,
Sa proie lui arrachais.

Alors je me disais : « Tel le palmier des sables,
« Ma vie sera longue et durera longtemps.

« Et, quand viendra la fin de ces jours innombrables,
« Je mourrai fièrement. »

Comme arbre où la rosée a rafraîchi les tiges,
Dont la racine au pied boit l'eau des profondeurs,
L'arc en ma main bandé, ma force et mon prestige
Gardera sa fraîcheur.

On m'écoutait alors, attentif, dans l'attente
D'un avis que chacun trouverait judicieux.
Quand cessaient mes propos, pour assurer détente,
Tous restaient silencieux.

Attendant mon discours, comme on attend l'ondée
Ou la pluie du soir, leurs bouches alors s'ouvraient.
Ils jugeaient, sur mes traits, leur conduite approuvée,
Si je leur souriais.

Comme un roi installé au milieu de ses troupes,
Je leur montrais la route et mon autorité,
Jointe à ma bienveillance aux pauvres de ce groupe
Les menait à mon gré...

(un silence)

Je suis de mes cadets aujourd'hui la risée,
Et leurs pères, à mes yeux, étaient si marginaux
Que je n'en voyais pas la cohorte mêlée
Aux chiens de mon troupeau !

Aussi bien, de leurs mains qu'aurais-je fait d'utile,
Tant ils avaient perdu tout force et entrain ?
Leur reste de vigueur me semblait bien futile,
Tant rongée par la faim...

Dans la steppe, ils mangeaient la broussaille des ruines ;
Ils ramassaient arroche et feuilles de plantain ;
Des genêts qu'ils cueillaient, ils prenaient les racines
Pour en faire leur pain.

Rejetés des humains, tels de tristes ilotes
Ou voleurs que l'on hue en voyant leurs larcins,
Ils logeaient dans les rocs, les crevasses, les grottes
Ou le flanc des ravins.

Leur plainte s'élevait et crevait le silence,
Lorsqu'ils se groupaient tous au milieu des chardons.
Leurs fils, en ce pays, sont de semblable engeance :
Tous des êtres sans nom !

Et voici que, sur moi, en chansons et en stances,
Ils composent des fables et se veulent moqueurs ;
Ils crachent leur venin, se tiennent à distance,
Tant je leur fais horreur !

Ils rejettent le mors de leur bouche et s'élancent,
Car mon arc a faibli et Dieu m'a terrassé.
Surgie à mon côté, voici que cette engeance
Cherche à me lapider !

Ne fermant toute issue, ils me lancent leurs flèches
Et leur assaut puissant, nul ne l'arrêtera.
Mes murs sont emportés en une large brèche ;
En ruine je m'abats.

Alors c'est contre moi que la terreur s'élançe,
Tornade balayant tant de rêves déçus ;
Elle obscurcit en moi mon ancienne assurance,
Tout espoir de salut.

Maintenant, je le sens, la vie en moi s'écroule ;
La peine me saisit et m'étreint aujourd'hui.
Mes os sont transpercés ; sans répit, ils s'écroulent
Et me rongent, la nuit.

De toute sa vigueur, le mal me fait descendre ;
Au col de ma tunique, il se met à serrer.
Je gis dans la poussière et la boue et la cendre :
J'y suis précipité !

Seigneur, je crie vers Toi ; vers Toi je me présente,
Mais Tu restes distrait et Tu ne réponds point.
Cruel à mon égard, le saisit, me tourmente
Et s'acharne Ton poing !

Tu me ballotes ainsi, chevauchant la tempête,
Tel un fétu de paille emporté par le vent.
Je sais où Tu m'entraînes : à la mort je m'apprête,
Rendez-vous des vivants !

Pourtant, ai-je porté la main, en sa détresse,
Au pauvre, à l'indigent cherchant un justicier ?
Pleurant sur leur malheur, que n'ai-je, en ma tendresse,
Eprouvé de pitié !

J'attendais le bonheur, que lumière se lève :
Le malheur est venu ! Voici l'obscurité !
La souffrance bouillonne en mon ventre, sans trêve ;
J'en demeure écrasé !

Par la fièvre, ma peau s'est noircie et brûlée ;
Mes ossements aussi dessèchent à son ardeur.
Aux chants de deuil déjà, ma harpe est accordée
A la voix des pleureurs !

(ici, JOB change, pour une fois, de rythme . Cette Apologie pourrait se voir chantée)

Pour ne jamais fixer aucune femme,
Oui, j'avais fait un pacte avec mes yeux.
Mais Dieu fait-il quelque cadeau aux âmes ?
Quel lot Shaddaï réserve-t-Il des cieux ?

Est-ce malheur qu'Il réserve à l'injuste,
A l'homme inique un avenir d'horreur ?
Ne compte-Il tous mes pas au plus juste ?
Ne voit-Il pas que je vis dans l'honneur ?

Ai-je fait route avec la manigance ?
Ai-je été faux, négociant mes marchés ?
Qu'Il pèse donc, sur exacte balance,
Dieu connaîtra que je n'ai pas péché !

Si mon cœur fut poussé à la révolte
Et si mes pas ont quitté droit chemin,
Qu'un autre arrache ou mange ma récolte,
Car la noirceur me collerait aux mains !

Si j'ai séduit un jour quelque pucelle
Ou d'un voisin épié les châssis,
Ma femme alors, qu'un autre abuse d'elle
Et qu'elle tourne alors meule d'autrui !

C'aurait été passible de justice
Pareil délit, telle impudicité.
Que tous mes champs s'enflamment pour ce vice
Et par le feu se trouvent consumés !

On pourrait bien m'en adresser reproche ;

Des serviteurs, si j'ai restreint les droits,
S'il plait à Dieu, que faire à Son approche ?
Que lui dirai-je alors, quand Il viendra ?

Eux comme moi, dans le creux d'une panse,
Un même Dieu nous a donné le jour.
Que contre moi, ma terre crie vengeance !
Que mes sillons s'effondrent à leur tour !

Si j'ai mangé sans en payer une once,
Ce qu'a produit labeur des ouvriers,
Qu'au lieu de blé, vienne à pousser la ronce,
Au lieu de l'orge, ivraie à arracher !

Ai-je été dur, face aux besoins des autres ?
Laisse languir la veuve en son chagrin ?
Ai-je, tout seul, mangé le pain d'épeautre,
Sans en donner partage à l'orphelin ?

Dire que Dieu m'éleva comme un père,
Guida mes pas dès le sein maternel !
Et j'aurais pu laisser un pauvre hère
Sans le couvrir, lui prêter l'essentiel ?

Ne lui aurais-je apporté couverture,
Toisons d'agneaux, pour lui donner un lit ?
Et fat cela par bonté simple et pure,
Sans que ses reins m'aient à leur tour béni ?

Ai-je intenté actions de toutes sortes
En des procès contre quelque innocent,
En me sachant soutenu, en la Porte,
Par des jurés connus et complaisants ?

Qu'alors mon cou quitte mes omoplates
Et que mon bras se rompe en son milieu,
Tant je craindrais que feu divin n'éclate,
En me tenant sous la terreur de Dieu !

Ai-je placé dans l'or ma confiance,
Dit à l'or fin : « C'est toi ma sûreté » ?
Glorifié mes biens en abondance,
Trésors acquis par mon habileté ?

Voyant la lune, en son cours, tant reluire
Et le soleil briller d'éclat si pur,

M'ai-je ,en secret, par eux laissé séduire,
Jusqu'à baiser ces astres en leur azur ?

J'aurais alors mérité l'anathème
Pour un tel crime et semblable péché,
Car, reniant ainsi le Dieu suprême,
Comme un maudit, j'en serais séparé !

Ai-je eu plaisir, en voyant la détresse
D'un ennemi que le malheur frappait,
Quand je voyais ma langue pécheresse,
Un mauvais sort lui avoir su jeter ?

Que n'ont-ils dit, tous les gens de ma tente :
« Jamais passant dehors ne dut coucher.
« Qui donc n'a-t-il rassasié de sa viande,
« Quand voyageur arrivait affamé ! »

Ai-je caché mes fautes impudiques,
Dissimulé aux humains mes péchés ?
Aurais-je eu peur de la rumeur publique
En redoutant d'en être méprisé ?

Que faire donc pour que mon Dieu m'écoute ?
J'en ai fini ! Que me réponde Dieu !
S'Il garde encor un grief ou un doute,
Que son libelle arrive sous mes yeux !

Je le ceindrais comme un vrai diadème,
Le porterais alors à bout de bras
Et, tel un prince, avançant vers Dieu même,
Lui rendrais compte alors de tous mes pas !

(sortie de JOB. Pause et entre-acte possible)

oooooooooooooooo

DEUXIEME PARTIE

LE RECITANT : (*XXXII : 1 à 6*)

Ces trois hommes cessèrent de répondre à JOB, parce qu'il s'estimait juste.
Mais voici qu'entra, en fureur, ELIHU, fils de Barakéel le Buzite, du clan de Ram. Sa colère s'enflamma contre Job, parce qu'il prétendait avoir raison contre Dieu.

Elle s'enflamma également contre ses trois amis, qui n'avaient plus rien trouvé
À répliquer et, ainsi, avaient laissé les torts à Dieu.

Tandis qu'ils parlaient, Elihu s'était tenu sur la réserve, car ils étaient ses
anciens.

Mais quand il vit que ces trois hommes n'avaient pas de réponse à la bouche,
Sa fureur éclata. Et il prit la parole, lui, ELIHU, fils de Barakéel le Buzite.
Et il dit :

ELIHU : (*XXXII, 1 à 6*) *S'adressant aux trois amis, il commence :*

Vous êtes des anciens et je suis jeune encore.
Aussi, craignant d'être entendu
Etaler un savoir que peut-être on abhorre,
Jusqu'à présent, je me suis tu.

(note du traducteur : rappelons-nous le prologue de la 1^{ère} Philippique ! Démosthène connaissait-il ce JOB ?!)

Je pensais : « Leurs années livreront la Sagesse ! »
« L'âge parlera-t-il enfin ? »
Au vrai, l'intelligent n'aurait d'autre richesse
Que ce que Dieu prête aux humains !

La vieillesse n'a pas du juste l'apanage,
Ni le grand âge la clarté.
A mon tour d'expliquer ce qui me semble sage :

Je vous invite à m'écouter !

Jusqu'ici, j'attendais beaucoup de vos paroles ;
J'ouvrais l'oreille à vos raisons,
Quand vous cherchiez les mots de quelques paraboles,
Fixant sur vous mon attention.

Mais je vois que, de Job, nul ne contre les dires :
Nul de vous ne l'a confondu.
Divins ou non, les vôtres auraient du bien suffire
Pour qu'il soit enfin convaincu.

Vous croyez détenir une doctrine ferme
Mais, à présent, vous vous taisez.
Moi, je répliquerai à Job en d'autres termes,
D'autres façons de discuter.

Vous restez interdits, sans trouver de réplique :
Les arguments vous ont manqué.
Le silence s'est fait. A mon tour, ma critique
Et mon savoir vont se montrer.

Sous un souffle intérieur, un flot de mots m'opresse,
En mon sein, comme vin nouveau
Trouve si peu d'issue à ses vapeurs épaisses
Qu'il fait éclater les tonneaux !

Alors, je répondrai, car parler me soulage,
Etalant tous mes arguments.
Puisque mes trois aînés sont dépassés par l'âge,
Mon tour arrive maintenant...

Pour moi, je ne prendrai le parti de personne,
Ne prenant nul titre flatteur :
Je ne veux pas courir le risque qu'on m'assomme,
Sur ordre de mon Créateur !...

Elihu s'adresse à présent à Job : (XXXIII 1 à 33)

Veuille, Job, à présent écouter mes paroles !
Tends l'oreille à tous mes propos !

J'ouvre à présent la bouche en d'autres paraboles ;
Ma langue articule ces mots :

Mon cœur ne livrera que phrases de sagesse,
Mes lèvres pure vérité.
Mets-toi donc bien en garde et cherche avec finesse,
Si tu le peux, à me contrer !

Je suis égal à toi, pétri du même argile
Mais au nom de Dieu veux parler.
Puisse-t-Il m'inspirer des arguments habiles
Et son haleine m'animer !

Sois donc bien assuré, en voyant ma faiblesse :
Ma main sur toi ne pèsera.
Comme toi, je crains Dieu mais sais, qu'en ma jeunesse,
Ma terreur ne t'effrayera.

Comment as-tu osé avoir cette assurance ?
-Et mon oreille en a vibré !- :
« Nulle faute jamais en moi n'a pris naissance :
« Je n'ai commis aucun péché ! »

« Imaginant en moi quelque pensée maligne,
« Dieu me prend pour un ennemi.
« Dès lors, il mit mes pieds dans les ceps de la vigne,
« Pesa les actes que je fis. »

Or, tu sais bien que Dieu de très loin nous dépasse !
Je t'en répond : tu fais erreur.
Pourquoi chicanes-tu ? Voudrais-tu que Dieu fasse
Réponse à son accusateur ?

Sans qu'on prête attention, d'une façon commune,
Dieu souvent s'adresse au dormeur,
Par des songes, des rêves ou par visions nocturnes,
Quand l'homme est pris par la torpeur.

Il parle alors parfois à l'oreille de l'homme ;
Il apparaît même à son œil !
S'Il veut le redresser, Ss menaces le somment
De mettre fin à son orgueil.

Pour préserver sa vie, son âme de la fosse
Où l'emmène un mal souterrain,

Sur un lit de souffrance, il se peut qu'Il l'adosse
Et le fasse trembler soudain.

Sa vie prend alors dégoût des nourritures :
Il perd alors tout appétit.
On voit ses os, sa chair pris par la pourriture,
Consumés petit à petit.

Quand il verra son âme à la fosse vouée
Et sa vie au séjour des morts,
Qu'il trouve près de lui une vie dévouée
Pour lui rappeler tous ses torts !

Cet ange de pitié lui évitant la chute,
Rappelle l'homme à son devoir.
Trouvant ainsi rançon, arrêtant sa culbute,
Il lui redonne quelque espoir.

Sa chair retrouve alors le jour de sa jeunesse,
De son enfance la fraîcheur.
Il rend grâce au Seigneur, prie avec allégresse,
Car il retrouve Sa faveur.

Aux hommes d'alentour, il chante ce cantique,
Annonçant qu'il obtient pardon :
« Shaddaï m'a pardonné ma faute : à mes pratiques,
« Il donne justification ! »

« De la chute en la fosse, il a sauvé mon âme
« Et garde à ma vie sa clarté.
« Et c'est deux fois, trois fois qu'à Lui, je le proclame,
« Je dois d'avoir été sauvé ! »

Voilà ce qu'a fait Dieu, en laissant la lumière
Briller sur l'homme plus longtemps,
Le tirant de la fosse et permettant sur terre
Qu'il retourne chez les vivants.

Sois attentif, ô Job, aux raisons que j'avance !
Parle, si tu peux répliquer !
Sinon, écoute-moi ! Ecoute et fais silence !
La sagesse je t'apprendrai.

Elihu va poursuivre à présent sur un autre rythme, en s'adressant aux amis

LE RECITANT :

Elihu reprit son discours et dit :

ELIHU : (XXXIV : 1 à 36 ; XXXV : 1 à 16 ; XXXVI : 2 à 21)

Vous les savants, prêtez-moi donc l'oreille !
Elle apprécie, a-t-on dit, les discours,
Comme la langue ou le palais s'éveille
Aux mets subtils qu'on goûte tout à tour.

Examinons le juste qu'on accuse !
Déterminons ce qui nous semble bien !
Job nous a dit : « C'est Dieu qui me refuse
« Justice et droit : Il m'accable pour rien ! »

« Voyez mes plaies : elles sont incurables !
« Comme, envers moi, le Seigneur est cruel ! »...
Ne trouvez-vous que Job est critiquable ?
Son ironie n'a-t-elle un goût de fiel ?

Avec l'inique il semble faire route
D'un même pas, marche avec les méchants.
Il dit : « Pour l'homme, en semblable dérouté,
« Que lui sert-il de plaire au Tout-Puissant ? »

Faites appel à bon sens et sagesse :
Juste est Shaddaï, si éloigné du mal
Qu'il pèse en l'homme action, vertu, faiblesse,
Traitant chacun en juste tribunal.

Car Dieu ne fait aucune vilénie ;
Le droit jamais Il ne le fait manquer.
Par dessus Dieu, de qui dépend la vie ?
Quel supérieur peut-on imaginer ?

S'il rencontrait en lui Sa seule haleine
Et su souffle au ciel il ramenait,
Espéreraient toutes les vies humaines :
En sa poussière, un homme reviendrait !

Ecoute-bien, si tu le peux comprendre !
Prête l'oreille au son de mon discours !
Un ennemi du droit saurait-il rendre
Condamnation d'un Juste, sans détour ?

Traitant de même un noble, un duc, un prince,
Disant « Vaurien ! » au roi, s'il est méchant,
L'écart qu'Il met entre les hommes est mince,
Ne distinguant du faible l'important.

En un instant, ils souffrent puis ils meurent :
La main de Dieu les conduit au trépas.
La nuit, les grands partent à la première heure ;
Les yeux divins observent tous leurs pas.

Pas de ténèbres et pas plus d'ombre épaisse
Prête à cacher l'auteur d'iniquité.
Jamais à l'homme un huissier ne s'adresse,
Pour qu'on l'envoie devant Dieu Justicier.

Il met à bas certains grands, sans enquête,
En remet d'autres aux lieux qu'ils occupaient.
Il les renverse une nuit, les soufflette,
Les enchaînant pour leur méchanceté.

Ils ont, dit-on, oublié la Sagesse ;
Tous ses chemins, ils les ont méconnus,
N'ont pas ouï les appels de détresse,
Les humbles cris des pauvres dépourvus.

Sans réagir, Dieu reste comme glace
Mais prend pitié des hommes, des nations.
Nul ne le voit : Il cache bien Sa face
Et sort l'impie des filets d'affliction.

Quand l'humain dit : « J'ai commis l'injustice
« Mais instruis-moi : je ne pécherai plus ! »
« Dieu m'a séduit. J'en tire bénéfice :
« Plus ne ferai ce qui Lui a déplu. »

Un tel pardon, faut-il qu'on le rejette ?
Critiques-tu pareille décision ?
Punirais-tu quelqu'un, quand il projette
De corriger ses funestes actions ?

Des gens sensés, écoutant tes critiques,
Diraient que Job parle peu savamment ;
Ils penseraient en leur saine logique
Que tels propos sont peu intelligents.

Songes-y bien ! De semblables répliques
Sont bien pareilles à celles des méchants :

C'est rébellion, surtout quand on l'applique
Aux décisions que prend le Tout-Puissant.

Assures-tu ton droit, en quelque sorte,
En imposant au Seigneur un procès ?
Crois-tu pouvoir dire à Dieu : « Que t'importe
« Que j'aie ou non commis quelque péché ? »

Je te réponds – à tes amis de même- :
Vers les nuages, élevez donc les yeux !
Comme ils sont hauts, près de l'Être Suprême
Et vous petits sous la voûte des cieux !

Lui fais-tu mal avec quelques offenses ?
Et si tu pêches, en quoi Le blesses-tu ?
Oui mais : un juste, observant ses défenses,
Lui donne –t-Il quelque chose de plus ?

Pareil à toi est le mortel qu'affecte
Ta violence en recherchant du droit.
De tels puissants, la tyrannie l'affecte ;
De l'oppression, il subit tout le poids.

Dit-il : « Où est l'auteur de la Sagesse
« Qui m'a rendu plus sage qu'animaux ?
« Lui qui, la nuit, fait chanter d'allégresse
« Et fait l'humain plus malin que l'oiseau ! »

Si l'on gémit et que Dieu fait silence,
C'est bien causé par l'orgueil des méchants.
Qu'il est donc vain d'imaginer l'absence
D'un Dieu lointain, aveugle et tolérant !

Tu prétends même : » Il ne voit pas, en somme,
« Que j'ai ouvert un procès contre Lui,
« Semble ignorer la révolte des hommes,
« Ne prend ombrage à ce qu'ils ont commis. »

Tu parles, Job, vraiment pour ne rien dire,
Par ignorance et multiplies les mots.
Patiente un peu et laisse-moi t'instruire :
Je n'ai rien dit en faveur du Très-Haut !

De mon savoir, il faut que je m'assure,
Pour t'expliquer l'action du Créateur.
C'est homme droit qui te dit chose sûre,

Car mes paroles ignorent toute erreur.

S'Il ne rejette un homme sans reproche,
Dieu n'admet pas d'avantage un méchant.
Il rend justice au pauvre qui L'approche,
Défend le juste au regard des puissants.

Lorsque Il permet qu'aie un trône un monarque
Qui s'y croirait installé pour toujours,
Il le liera bien de douleurs qui le marquent
Et l'étreindra de ses liens les plus lourds.

Il entendra des voix qui l'avertissent
Que Dieu connaît l'orgueil qui le combla.
Qu'il veuille qu'un tel pécheur se convertisse,
En regrettant la faute où il tomba.

Il suffira qu'à Dieu il obéisse :
Il finira ses jours dans le bonheur.
Il se pourrait alors qu'il en périsse
Et que soudain on verrait qu'il en meurt.

Les endurcis persistant dans leur haine,
Qui ne crient grâce à Dieu qui les punit,
Dès leur jeunesse en perdront leur haleine ;
Après la mort, ils seront tous honnis.

Du malheureux, Shaddaï voit la misère ;
En sa détresse, Il lui ouvre les yeux.
De tes angoisses, Il voudra bien t'extraire,
Si tu persistes à honorer ton Dieu.

Auparavant, vivant dans l'abondance,
La graisse alors inondait tes festins.
Tu ne luttais contre l'intolérance,
En négligeant les droits des orphelins.

Prend garde alors, séduit par les richesses,
De te laisser gagner par des présents !
Tiens pour égal le riche et la pauvre,
Le potentat autant que l'indigent !

N'impose pas ta parenté, ta race,
En écrasant ceux qui sont étrangers !
A l'injustice, il ne faut laisser place !
N'est-ce pas là ce qui t'aurait miné ?

Revient en scène le chœur, pour chanter (de XXXVI, 22 à XXXVII, 24)

HYMNE A LA SAGESSE DU TOUT-PUISSANT

1

Par sa force, Dieu est sublime.
Qui peut Lui être comparé ?
Qui Lui dirait qu'Il mésestime
La voie où il s'est engagé ?

Chante plutôt en tes cantiques
Pour magnifier Ses actions !
C'est un spectacle magnifique,
Pour l'homme, que Sa création !

2

Son âge est si grand qu'il dépasse
Notre entendement, nos regards.
Il retient l'eau qui nous menace
Et change la pluie en brouillard.

Des nuages, tombe l'averse
Qui ruisselle sur les humains.
Par eux, sur le peuple, Il déverse
Abondance de pain et vin.

3

Comment expliquer des orages
La menace et les grondements ?
Il s'enveloppe de nuages
Et couvre les monts du Liban.

Sa main lance éclairs en la nue,
Qui atteindront les malveillants.
Son tonnerre annonce venue
Des colères du Tout-Puissant.

4

Mon cœur en tremblera lui-même ;
Hors de sa place, il bondira.
Ecoutez, de l'Être Suprême
Le grondement et le fracas !

Atteignant les confins des terres,
Des cieux Son éclair est lâché.
Ensuite mugit son tonnerre :
A pleine voix, Dieu a grondé !

5

Ses foudres jamais ne s'apaisent
Avant que Sa voix n'ait faibli.
Le ciel rougit comme fournaise,
Tant que Sa gorge retentit.

Que grandiose est donc, dirai-je,
Ce que Dieu donne à ses élus,
Quand Il dit aux pluies, à la neige :
« Tombez sur terre ! » ou « Pleuvez dru ! »

6

Alors le travail humain cesse,
Se suspend toute activité,
Afin que chacun reconnaisse
Le bien que le Seigneur lui fait.

Les bêtes gagnent leurs repaires,
Si d'Orient sort l'ouragan.
D'autres s'abritent en leurs tanières,
Quand du Nord s'acharne le vent.

7

Et Son souffle amène la glace :
Les eaux sont prises : c'est l'hiver !
Les nues d'orage, en leur surface,
Diffusent partout les éclairs.

Dieu préside à leur alternance :
C'est Lui qui les fait circuler ;
Ils Lui font tous obéissance

Sur la face du monde entier.

8

Les faisant parcourir la terre,
Dieu les envoie, soit pour châtier
Ou punir des tribus entières
Ou les bénir pour leurs bontés.

Réfléchis bien, Job, aux merveilles
De Dieu ! Songes-y sans broncher !
Sais-tu comment Dieu les éveille,
Comme Son éclair est lancé ?

9

Sais-tu comment est suspendue
-Prodige d'un art consommé !-
Ces nuages, dans cette nue,
Parfaitement équilibrés ?

Et toi, quand ton vêtement serre
Sous la chaleur d'été brûlant,
Qu'endormie repose la terre,
Quand du Sud arrive le vent...

10

Des cieux durcirais-tu la voûte,
Tel un miroir fondu d'airain ?
Dieu seul sait diriger les routes
Des éléments : j'en suis certain !

Sa science restant obscure,
Nous n'allons pas en discuter.
Que dire au Roi de la nature ?
Apprend-le moi ! Je Lui dirai !

11

Mais, pour Lui, ma voix compte-t-elle ?
Entendrait-Il quelque ordre humain ?
Quand les nuages s'amoncellent,
La lumière, un moment, s'éteint.

Puis le vent passe et les balaie
Et du Nord revient la clarté :
Entouré de splendeurs cachées,

Shaddaï ne se laisse approcher.

Le chœur, lentement, quitte la scène...

Maître juste et force suprême,
Equitable sans opprimer,
Il impose à la race humaine,
A la crainte des gens sensés...

LES DISCOURS DE DIEU

LE RECITANT :

Dieu répondit à Job, du sein de la tempête et dit :

LA VOIX DE DIEU : (*XXXVIII : 1 à 41 ; XXXIX : 1 à 29*)

Quel est celui que Nos conseils entravent
Et, sans bon sens, embrouille Nos propos ?
Ceins donc tes reins, comme le fait un brave !
A Nos questions, répondras-tu bientôt ?

Où étais-tu quand Nous fondions la Terre ?
Si tu le sais, fais –en Nous donc l'aveu !
Qui en fixa ses mesures entières,
En y tendant alors la corde à nœuds ?

Qui en posa les pierres angulaires ?
Sur quels appuis s'enfoncèrent ses pieds,
Dans le concert des astres tutélaires,
Les cris joyeux des anges rassemblés ?

Qui enferma, entre ses deux grands-portes,

La mer jaillie de son sein maternel ?
Ses vêtements sont la nue qu'on apporte ;
Ses langes sont les nuages du ciel.

Nous découpions pour elle ses limites,
En y plaçant le verrou qui la clôt :
« Tu n'iras pas plus loin : c'est chose dite !
« Nous briserons là l'orgueil de tes flots. »

As-tu jamais, une fois dans ta vie,
Levé l'aurore, à son poste au matin
Pour qu'en ses bords la terre en soit saisie,
En secouant les méchants, les malins ?

Elle rougit la terre, comme argile,
En la traitant bien mieux qu'un vêtement,
Brise le bras qui se levait hostile,
Eteint la lampe éclairant le méchant...

Descendis-tu jusqu'aux sources sans nombre
Qu'on trouve au fond de l'abîme marin ?
Vis-tu la Porte au noir pays e l'Ombre,
Que tient fermée le Portier du Destin ?

As-tu l'idée de l'étendue terrestre ?
Parles-en donc, si tu sais tout cela !
Où donc se tient la lumière céleste ?
Et les ténèbres, où s'en vont-t-elles en bas ?

Ne pourrais-tu, chaque jour, les conduire
Jusqu'en ces lieux qui leur sont dévolus ?
Si tu le sais, alors, on pourrait dire
Qu'ils sont bien longs les jours que tu vécus !

Vis-tu dépôt des neiges éternelles
Qui sont lâchées au moment des frimas ?
Vis-tu aussi où Nous tenons la grêle,
Que Nous lâchons juste aux jours des combats ?

De quel côté un éclair se divise,
Quand, par cent feux, sur le sol, il s'étend ?
En quels canaux percés la pluie arrive,
Pour que d'orage éclatent roulements ?

Qui fit pleuvoir sur des terres désertes
Qu'aucun humain ne parvenait peupler,
En y faisant germer flot d'herbes vertes,
Par ce breuvage en ce sol désolé ?

Gouttes de pluie ou gouttes de rosée,
Connais-tu donc l'auteur qui les sema ?
Givre des cieux, quand elles sont glacées,
Repères-tu le sein qui l'enfanta ?

Sais-tu nouer le cordon des Pléiades
Et libérer le cordage d'Orion,
Grande ou Petite Ourse dans leurs balades,
Lever Sirius, quand en vient la saison ?

Ta loi sur terre est-elle respectée,
Si tu connais toutes les lois du ciel ?
Est-ce à ta voix que montent aux nuées
Les masses d'eau tombant à ton appel ?

(du rythme de 10 pieds à césure en 4/6, la voix passe à 10 pieds en césure 5/5)

Elles chutent alors, quand l'éclair se dresse...
Est-ce sur ton ordre, en t'obéissant ?
Qui donc, dans l'ibis, a mis la sagesse
Et rendu le coq si intelligent ?

Qui voit les nuages et qui les dénombre,
Vide, en les ouvrant les outres des cieux,
Transforme la terre en argile sombre,
Glèbes et labours se liant entre eux ?

Chasses-tu gibier pour lionne, en quête
Pour sevrer ses jeunes en leur appétit,
Quand, dans les fourrés, une proie ils guettent
Ou, dans leur tanière, ils restent tapis ?

Qui a préparé au corbeau provende,
Lorsque ses petits jettent cris vers Dieu,
Et, pour apaiser leur faim, qu'ils Lui tendent
Leurs becs grands ouverts, levés vers les cieux ?

(n° XXXIX)

As-tu jamais vu s'accoucher la biche ?
Comment bouquetins ont leurs rejetons ?
Quel temps leur faut-il avant qu'ils ne nichent
Leur progéniture ? En quelle saison ?

Lors, pour mettre bas, elles s'accroupissent,
Posant leur portée en des coins perdus ;
Quand, fortifiés, leurs petits grandissent,
Ils partent alors, ne reviennent plus.

Qui ôta sa corde à l'âne sauvage
Et remit l'onagre en sa liberté ?
La plaine salée est son pâturage
Et dans le désert Nous l'avons logé.

Des villes grouillantes, il rit du tumulte,
N'entend nul ânier sur lui s'écrier,
Explore à son pas la montagne inculte,
Cherchant plantation pour se sustenter.

Irais-tu chercher quelque bœuf sauvage,
Qui accepterait chez toi de loger ?
Crois-tu qu'il pourrait tirer l'herse ou l'âge,
Suivant les sillons que tu as creusés ?

Pourrais-tu compter sur sa force immense,
Le laissant peiner sur tous tes travaux,
Pour qu'à son retour, tu aies l'assurance
Qu'il rentre ton grain, de l'aire au silo ?

Peut-on de l'autruche admirer les ailes,
Voyant la cigogne au vol déployé ?
Le pennage blanc de cette infidèle,
Au gris du faucon, l'as-tu préféré ?

A chaleur du sol, ses œufs lui confie,
Les abandonnant au creux d'un hallier ;
S'en souciant peu, cette folle oublie
Qu'un pied, en passant, les pourrait briser !

Ne se chargeant pas d'inutile peine,
Traitant ses petits comme d'étrangers,
Dieu lui donna peu de sagesse humaine
Et son intellect est bien limité !

Mais, se soulevant quand elle se dresse

Pour prendre sa course, en cas de danger,
Elle file au vent : sa folle vitesse
Défie le cheval et son cavalier !

(changement de rythme : la voix passe en quatrains de 3 x 12 pieds + 1 x 6 pieds)

Donnes-tu au cheval son cran et son courage,
Mettant une crinière au sommet de son cou
Et le fais-tu bondir comme un criquet sauvage,
Galoper comme un fou ?

Son fort hennissement a répandu la crainte ;
Il piaffe de joie dans un vallon en fleur ;
Il s'élance au devant des armes qui se pointent,
Se moquant de la peur.

Il ne recule pas, quand se pointe la lance :
Résonnent sur ses flancs javelot et carquois.
En dévorant l'espace, il frémit d'impatience ;
Sa vue sème l'effroi.

Il ne se contient plus quand sonne la trompette ;
Hennissant de plaisir aux éclats des buccins,
Cris des chefs, hurlements, quand le combat s'apprête,
Il les flaire de loin.

Est-ce sur ton conseil que le faucon s'envole,
Que, déployant ses ailes, il part vers le Midi ?
Que l'aigle, s'élevant vers les hauteurs, décolle
Pour y placer son nid ?

D'un pic ou d'un rocher, son aire inexpugnable,
Il épie sa proie et l'aperçoit de loin.
Pour nourrir ses petits, cet oiseau redoutable
S'en prendrait aux humains !...

LE RECITANT :

Et le Seigneur apostropha JOB et dit :

VOIX DE DIEU :

Et que pense à présent de Shaddaï l'adversaire ?
Cèdera-t-il enfin ou va-t-il répliquer ?
Etre censeur de Dieu, orgueilleux solitaire,
Le veut-il demeurer ?

LE RECITANT :

Et JOB répondit au Seigneur :

JOB :

Que Te dire à présent ? C'est bien à la légère
Que ma bouche a parlé ! La fermer de ma main
Pour ne parler deux fois, c'est ce que je vais faire :
Je n'ajouterai rien !

LE RECITANT :

Le Seigneur répondit à Job, du sein de la tempête et dit :

VOIX DE DIEU :

Nous t'interrogerons. Ceins tes reins comme un homme !
Est-il vrai que tu veux casser Nos jugements ?
Pour assurer ton droit, Nous condamner, en somme,
Nous, Dieu le Tout-Puissant ?

Ton bras a-t-il vigueur assez, pour qu'il domine
Et ta voix pourrait donc pareillement tonner ?
Pare-toi donc alors de la splendeur divine
Et de Sa majesté !

Qu'éclate la fureur de ta sainte colère
Et, de ton seul regard, fais courber l'arrogant !
Ravale le superbe en le couchant à terre,
Ecrase le méchant !

Dans un sombre cachot, rend muets leurs visages !
Enfouis-les ensemble en terre volontiers !
Nous-même désormais, Nous te rendrons hommage
De pouvoir triompher...

Vois donc le BEHEMOTH ! Il ne mange que l'herbe ;
Sa force cependant réside dans ses reins ;
Les muscles de son ventre ont la vigueur superbe
D'une force sans fin.

Sa queue est comme cèdre et les nerfs de ses cuisses
Se lacent et, dans son dos, comme un tube d'airain,
Les os en sont plus durs qu'en forgeant, l'on ne puisse
Faire acier aussi fin.

C'est chef d'œuvre de Dieu. Mais son auteur lui-même
Lui interdit l'accès du Liban, du Taurus,
Où bondit le chamois, sous peine d'anathème :
Il dort sous les lotus.

Couché dans les roseaux couvrant les marécages,
Il se sent protégé des saules des torrents ;
Le couvert des lotus est le parfait ombrage
Pour ce monstre puissant.

Si le fleuve déborde, il ne s'en émeut guère :
Serait-ce le Jourdain qu'il ne voudrait broncher.
Qui donc le saisirait par les yeux, sur la terre,
Lui percerait le nez ?

Pêcher LEVIATHAN serait une autre histoire !
Sa langue, d'un cordeau la pourrais-tu nouer ?
Pourrais-tu lui percer les naseaux, la mâchoire
Et un jonc lui passer ?

Peux-tu imaginer qu'avec un ton timide,
Il vienne te parler, longtemps te supplier ?
Qu'entrant à ton service, ainsi, il se décide
Alors de s'humilier ?

Devenant ton esclave ou serviteur à vie,
T'en amuseras-tu comme d'un ortolan ?
Ou l'attacheras-tu, à la joie de tes filles,
Pour le vendre aux marchands ?

Son dos, criblé de dards et son front, dans sa chute,
Percé par ton harpon ? Ah ! L'imagines-tu ?
Poses-y donc la main ! Après semblable lutte,
On ne t'y prendra plus !

(XLI)

Ton assurance, JOB, serait bien illusoire !
Il suffit de le voir pour en être écrasé !
Il devient si féroce, à peine y peut-on croire
Dès qu'on l'a réveillé !

Même aperçu de loin, son aspect seul vous glace !
Qui donc l'affronterait en ces horribles lieux ?
Nul ne pourrait jamais lui résister en face :
Personne sous les cieux !

Nous parlerons aussi de ses membres tenaces,
Sa force incomparable en tous points les premiers.
En ouvrant sa tunique et sa double cuirasse,
Qui donc a pénétré ?

Qui, de sa gueule, ouvrit les battants qui l'enserrent ?
La terreur et l'effroi règnent en ses râteliers
La vertèbre, en son dos, fermée d'un sceau de pierre,
Est rang de boucliers.

Se touchant de si près que jamais n'y pénètre
Le moindre flux de vent-Que dire donc d'un croc !-
Sans aucune fissure :il semble que cet être
Est façonné d'un bloc !

De l'aurore, ses yeux ressemblent aux paupières ;
De sa gueule, s'échappent étincelles de feu.
Quand il tousse, en sa voix éclate une lumière
Qui fat briller ses yeux.

Lors, on voit ses naseaux cracher de la fumée,
Tel qu'on en voit au feu, quand bouillonne un chaudron.
Son souffle, quand sa gueule est ainsi allumée,
Brûlerait des charbons !

C'est sur son cou puissant que réside sa force ;
De lui jaillit l'effroi qui saisit aussitôt :
En vague sur la mer, la tempête s'amorce
Et s'effraient les flots !

Les fanons de la chair qui entourent sa gueule
Adhèrent, sont collés en lourdes épaisseurs.
Comme roc de granit, comme pierre de meule,
Dur est ainsi son cœur.

De même que le dard, lance ou bien javeline,

N'y peut entrer l'épée, y percer à demi.
Pour lui, le fer n'est rien, pas plus que paille fine,
L'airain ?... Du bois pourri !

Comme fêtu, l'atteint la pierre de la fronde.
Comment les traits d'un arc perceraient-ils sa peau ?
La massue, près de lui, semble roseau de l'onde ;
Il rit du javelot !

Comme sur une herse, il passe sur la vase,
Car son ventre est garni de tessons acérés.
Le gouffre de la mer, quand il passe, s'évase
En bouillonnant foyer.

Et, laissant après lui un lumineux sillage,
Une blanche toison couvre alors l'océan.
Tel d'un brûle-parfum, s'élèvent des nuages
Aux senteurs de l'encens.

Il n'a point son pareil. Nous le fîmes intrépide ;
Il toise les plus fiers et de glace est son œil.
Il règne sans partage, en roi le plus rigide,
Sur les fils de l'orgueil...

LE RECITANT :

Et Job fit cette réponse au Seigneur :

JOB : (*XLII : 1 à 6*)

Je le sais, Seigneur Dieu, Tu es toute puissance,
Tout ce que Tu conçois, Tu le peux façonner.
Mes propos étaient vains et sans intelligence,
De bon sens dénués !

Je m'entend dire encor, face à qui me dépasse :
« Ecoute-moi parler !...Je vais t'interroger !... »
Quel ignorant je fus, T'osant parler en face !
Et quel sot j'ai été !

Je ne Te connaissais que par des oui-dires.
Sur poussière et charbons me voici étendu !
Permits que mes propos anciens, je les retire,
Puisque mes yeux T'ont vu !

LE RECITANT : (*XLII : 7 à 17*)

Après qu'Il eut ainsi parlé à JOB, Dieu s'adressa à Elipahaz de Téman : « Ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis, car vous n'avez pas bien parlé de Nous, comme l'avait fait Notre serviteur JOB.

Et maintenant, procurez-vous sept taureaux et sept béliers ! Puis, allez vers Notre serviteur JOB. Vous offrirez pour vous un holocauste, tandis que Notre serviteur JOB priera pour vous. Nous aurons égard à lui et ne vous infligerons pas Notre disgrâce, pour n'avoir pas, comme Notre serviteur JOB, bien parlé de Nous.

Elipohaz de Téman, Bildad de Shuah, Sophar de Naamat s'en furent exécuter l'ordre du Seigneur. Et Dieu eut égard à JOB.

Et Dieu restaura la situation de JOB, parce qu'il avait intercédé pour ses amis. Et même Dieu accrut au double tous les biens de JOB.

Dieu bénit la condition nouvelle de JOB, plus encore que l'ancienne. Il posséda quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paire de bœufs et mille ânesses.

Il eut sept fils et trois filles.

La première, il la nomma « Tourterelle », la seconde « Cinnamore » et la troisième « Corne à fard ». Dans tout le pays, on ne trouvait pas d'aussi belles femmes que les filles de JOB. Et leur père leur donna une part d'héritage, en compagnie de leurs frères.

Après son épreuve, JOB vécut encore jusqu'à l'âge de cent quarante ans. Et il vit ses fils et les fils de ses fils, jusqu'à la quatrième génération.

Puis Job mourut, chargé d'ans et rassasié de jours...

FIN DU LIVRE DE JOB

André WILBAUX

SABAM : C/A/1/05083

Juillet 2008